ques mots en albanais à la femme qui était sur le seuil, tenant son nourrisson dans ses bras.

Elle nous fit une révérence assez européenne et nous pria par gestes d'entrer.

La hutte était composée d'une seule pièce bizarrement meublée.

Dans un angle, trois pierres, un trou au toit figuraient la cheminée.

A l'angle opposé, un grand bahut, chargé de vaisselle de buis et de pots d'un grès grossier.

Entre les deux, une sorte de caisse pleine de fougère, recouverte de peaux de loups et de daims, servant de lit.

Au-dessus, deux longs fusils albanais posés horizontalement sur des cornes de taureau fixées dans le mur. Une poire à poudre, des pipes, quelques instrumens de jardinage, tels qu'une serpe et un râteau, des poignards à manches bruts et taillés dans les branches pendus ou accrochés à l'entour des fusils, avec un certain art qui rappelait assez bien nos trophées et nos panoplies de Paris. Adossés au mur opposé, quelques escabeaux faits d'un bloc de sapin, percé de quatre chevilles figurant les pieds;—une sorte de divan de peau de chèvre, et au milieu de la place un berceau d'osier.—C'était tout. C'était là du reste l'ameublement des Monténégrins en général.

La jeune femme,—car elle était jeune et d'une beauté mâle et hardie,—nous invita à quitter nos fusils, nos carnassières et le reste du bagage dont nous étions embarrassés, puis elle nous désigna un escabeau, poussa près de nous une table longue et très basse et la couvrit aussitôt d'une jatte de lait, d'un morceau de chèvre et d'une corbeille de fruits; puis elle apporta une galette de blé noir et de maïs, alluma son feu pour nous préparer le café et sembla nous dire : Mangez ! ce dont nous nous acquittâmes sur-le-champ et de la meilleure grâce du monde, tandis que notre guide débridait ses mulets et les faisait entrer dans une petite prairie où ils pouvaient paître de l'herbe toute fraîche.

L'air vif que nous avions respiré durant la route avait excité notre appétit au point que nous engloutîmes le frugal repas de notre hôtesse; mais, tout en mangeant, j'examinais attentivement son costume et sa démarche.

Elle portait de grandes braies en toile écru serrées à la cheville par un anneau de cuivre; une sorte de casaque, mi-partie laine et fourrure de renard, dessinait sa taille souple et hardie; ses cheveux, nattés et lissés en gros bandeaux sur le front, ruisselaient en nattes de jais sur ses épaules demi-nues, et un morceau d'étoffe rouge était enroulé autour de sa nuque. Sa démarche était vive, alerte, pleine de grâce; dans son œil noir se peignait l'amour maternel, chaque fois que ses longs cils s'abaissaient sur son enfant.

Quant nous eûmes achevé notre repas, elle nous apporta des pipes et du café; puis, avec cette noble confiance du montagnard, elle nous salua et sortit, nous laissant seuls chez elle.

Je me levai alors et, mu par une curiosité banale, j'allai lorgner les armes qui décoraient le mur. Les fusils étaient très ordinaires et montés comme tous les fusils tures; mais mes regards s'arrêtèrent sur les armes blanches,—qui sont ordinairement, en Orient, d'une trempe admirable,—malgré la gaine grossière qui les renfermait.

J'en pris une, et quelle ne fut pas ma surprise en découvrant sur la lame ces simples mots : LEONIDAS RODHOKANAÏ !

Pour peu, cher lecteur, que cette grande et sublime épopée de la guerre de l'Indépendance soit parvenue jusqu'à vous, un tel nom ne saurait vous être complètement inconnu. Moins célèbre que ceux des Canaris, des Paleopulo et des Botzaris, ce nom est cependant populaire parmi les Grecs régénérés. Voici ce qu'était Léonidas :